

PAUL VERCHÈRES

Un enlèvement



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-078

Un enlèvement

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 599 : version 1.0

Un enlèvement

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Un accident ?

Il était quatre heures de l'après-midi.

De chaque côté de la route qui mène hors de la Métropole, de grands champs semés de blés s'étendent à perte de vue.

Là-bas, une faux à la main, un cultivateur travaille avec cœur.

Soudain il tourne la tête.

Là, près de la route, il aperçoit un enfant qui marche en zigzaguant.

– Voyons, cet enfant est-il malade ? se demande le cultivateur.

À un certain moment il arrête son travail avec l'intention d'aller retrouver l'enfant.

Puis il se rassure.

– Il doit s’amuser.

La main du cultivateur se lève.

La faux brandit et s’abat sur les grandes herbes.

Sur la route une grosse automobile s’approche.

Le chauffeur est un gros homme à la figure de chenapan.

Il se penche vers son compagnon.

– Regarde, dit-il, il avance dans le chemin !

– Vas-y Cross, crie un autre homme à l’arrière.

– C’est le temps, boss, allez-y.

Celui qui se fait appeler Cross pousse sur l’accélérateur.

L’automobile bondit.

Le cultivateur se retourne.

Il vient d’entendre un bruit de freins.

– Mais voyons, cet enfant était sur le bord de la route... il n’y est plus, il s’est fait frapper... c’est-à-dire on l’a frappé avec intention.

Le cultivateur jette sa faux et court.

Mais là-bas sur la route, un homme est descendu de l'automobile.

C'est Cross.

Il se penche sur le corps de l'enfant qui gît inerte devant l'automobile.

Il pose la main sur le cœur de l'enfant.

Il attend quelques secondes, puis la retire.

Il retourne à l'automobile.

– Il est mort !

– L'emmenons-nous ?

Mais les deux compagnons qui sont à l'arrière s'écrient :

– Regardez ! Un homme qui vient.

Cross tourne la tête et aperçoit le cultivateur qui court à travers champ.

– Pourquoi ne pas lui faire son affaire, propose l'homme qui est assis à l'avant.

– Non, dit Cross. Sauvons-nous. La police croira qu'ils ont affaire à un chauffard. Si nous

frappons l'homme, la police fera une autre version de l'affaire.

Cross s'installe à la roue et l'automobile recule de quelques pas, passe aux côtés de l'enfant et disparaît dans un tournant de la route.

Le cultivateur arrive.

L'auto est trop loin pour qu'il puisse prendre le numéro de la plaque.

– Les salauds ! murmura-t-il.

À son tour, il se penche sur le corps de l'enfant.

Comme Cross, il pose sa main sur le cœur de l'enfant.

Mais il la laisse plus longtemps, une grosse minute.

Soudain l'homme tressaille.

Il vient de sentir un léger battement.

– Il vit.

Il prend l'enfant dans ses bras et se dirige vers sa demeure.

Il ouvre la porte et entre.

La femme du cultivateur pousse un cri en voyant son mari transportant le blessé.

– Vite, commande l’homme, appelle Montréal, une ambulance ! Vite.

La femme demande :

– Un accident.

– Oui.

Et le cultivateur ajoute en lui-même.

– Un accident... un curieux accident.

II

Je ne sais pas

Vingt minutes plus tard, l'ambulance arrivait.

On mit l'enfant sur un brancard.

– Comment est-ce arrivé ? demanda l'infirmier en chef.

– Ils ont fait exprès, répondit le cultivateur. Je les ai vus. Ils ont foncé dessus.

– Qui ?

– Je ne sais pas. Des hommes dans une auto.

– Vous n'avez pas pris le numéro de plaque ?

– Non, je n'ai pas eu le temps.

– Eh bien, vous raconterez tout cela à la police.

– Très bien.

La femme demanda :

– Croyez-vous qu’il va survivre.

– Je crois qu’il a une fracture du crâne à part diverses autres contusions.

L’infirmier sortit et l’ambulance se mit en marche.

L’auto disparut quelques secondes plus tard, mais le brave cultivateur et sa femme pouvaient encore entendre le sifflement lointain de la sirène.

*

– Mademoiselle Laplante ?

— Oui docteur ?

Une jeune fille portant l’uniforme de garde-malade s’avança :

– Voici l’enfant dont je vous parlais. Nous l’avons opéré. Tout a réussi.

– Je suis bien heureuse docteur. Ses parents ?

– Impossible de les retracer, le petit n’a

aucune carte d'identification.

– Bon.

– Restez près de lui, surveillez son pouls. S'il y a quelque chose d'anormal, ou s'il reprend connaissance, appelez-moi.

– Très bien.

– Demain, nous nous verrons forcés de transporter l'enfant dans la grande salle. Nous ne pouvons le laisser dans une chambre, seul. Les règlements...

– Mais docteur...

– Nous ne pouvons pas, garde. Personne ne connaît cet enfant, donc personne ne peut garantir le coût de la chambre.

– Je comprends !

Le docteur sortit.

Janine Laplante se pencha sur l'enfant. Il devait avoir dix ans tout au plus.

– Il doit certainement avoir des parents !
Pauvre enfant.

Puis Janine pensa que demain, cet enfant

souffrant d'une fracture du crâne serait transporté dans la grande salle où l'on garde tous les enfants dont les parents ne peuvent payer le prix d'une chambre.

– On n'a pas le droit de te faire cela ! Pauvre petit !

Tout à coup elle se redressa :

– Je vais les trouver tes parents, moi.

Elle resta deux longues heures à veiller près de l'enfant,

Ce dernier reposait. Son pouls était normal.

Soudain il entrouvrit les yeux et se mit à s'agiter.

Il regarda fixement Janine puis, se mit à crier.

– Allez-vous en... allez-vous en... je ne veux pas que vous me battiez !

– Mais je ne veux pas te battre.

– Allez-vous en... j'ai peur ?

– Peur ? mais peur de quoi ? mon petit.

L'enfant ne répondit pas.

Il avait refermé les yeux.

Il dormait.

Janine prit son pouls. Il battait un tout petit peu plus vite.

Une autre heure passa.

L'enfant ouvrit les yeux à nouveau.

Cette fois-là il se mit à regarder autour de lui, puis ses yeux se posèrent sur la garde-malade :

– Où suis-je ?

– À l'hôpital mon petit, n'aie pas peur, on va te soigner.

– J'ai mal, ma tête.

– Pauvre enfant. N'aie pas peur, je suis une amie.

– Oui, une amie ?

– Oui, comment t'appelles-tu ?

L'enfant sembla chercher dans sa mémoire.

– Je ne sais pas...

– Rappelle-toi, tu as un papa... une maman...

– Papa... maman... j'sais pas.

Janine appela le docteur.

– L'enfant a repris connaissance.

– Ah !

– Il ne se rappelle de rien.

– Tiens, tiens.

Le docteur s'approcha du petit et se mit à lui poser un lot de questions.

Mais il recevait toujours la même réponse :

– Je ne sais pas.

Le docteur releva la tête et regarda Janine Laplante.

– Amnésie !

– Croyez-vous que ça peut revenir docteur ?

– Peut-être plus tard.

Et il ajouta plus bas :

– Peut-être jamais.

La garde entraîna le docteur dans un coin de la chambre.

– Docteur, avez-vous remarqué, ces marques dans la figure de l'enfant ?

– Oui.

– Il me semble que ces marques ne peuvent pas avoir été faites par l'accident.

– Alors ?

– Cet enfant a été battu.

– Battu ?

– Oui, probablement par ses parents, c'est pour cela que je n'espère pas les retrouver.

– Je vous comprends.

Après une pause elle ajouta :

– Docteur ?

– Oui ?

– Ce petit m'intéresse... Je peux le questionner ? Essayer d'apprendre quelque chose ?

– Mais oui, cependant, il ne faudrait pas le fatiguer.

– Merci docteur.

Le docteur sortit.

Janine retourna près de l'enfant.

Elle repassait en sa tête les paroles du cultivateur :

– Ils l’ont frappé par exprès.

Puis, elle voyait les marques sur le corps de l’enfant.

– Veux-tu, dit-elle, en regardant l’enfant, je vais t’appeler Robert.

– C’est un beau nom.

– Alors, dis-moi Robert. Tu sais ce que c’est qu’une automobile ?

– Oui... j’ai monté en automobile, dit-il tout à coup.

– Quand ?

– J’sais pas.

– Mais avec qui ? Avec des messieurs ?

– J’sais pas.

– Allons Robert, fais un effort, essaie de te rappeler quelque chose.

Le petit était silencieux, il songeait.

Soudain, il dit :

- Des souris.
- Des souris ?
- Oui, oui, beaucoup de souris qui criaient.
- Où ça ?
- Tu les as vues ?
- J’sais pas... j’sais pas...

L’enfant était fatigué, il s’endormit peu à peu en disant.

- Je ne sais pas.

III

Une sérénade

Il était tout près de minuit.

Guy Verchères, l'Arsène Lupin Canadien, qui était maintenant la terreur de tous les voleurs, se préparait à se mettre au lit.

Tout à coup, on sonna à la porte d'entrée.

– Je gage que c'est mon cousin Paul qui a oublié sa clef !

Il alla ouvrir, mais fut surpris de se trouver devant une jeune fille en uniforme de garde-malade !

– Bonsoir Janine !

– Bonsoir Guy.

Janine Laplante était une amie d'enfance de notre Arsène Lupin.

– Mais entre.

Il fit passer la jeune fille dans l'humble salon.

– Et puis ? Ça va Janine ?

– Très bien, et toi ?

– Oh moi aussi, mais je t'avoue que je suis un peu surpris de recevoir ta visite à cette heure-ci.

– Je viens de finir mon quart à l'hôpital.

– Bon !

– Et je voudrais que tu m'aides ?

– T'aider ? Mais je ne suis pas garde-malade !

– Ce n'est pas nécessaire ! Il s'agit d'un cas spécial !

– Comment cela ?

Verchères écoutait attentivement.

– Un enfant a été frappé cet après-midi par une automobile. Il a perdu la mémoire et je veux que tu m'aides à retrouver ses parents.

– Mais voyons, Janine, ce n'est pas mon ouvrage ! C'est celle de l'hôpital. Ils n'ont qu'à mettre une annonce dans les journaux et tu

verras !

– Je sais, mais si ce n'était que de ça, je ne serais pas venue !

– Il y a autre chose ?

– Oui. L'enfant ne semble pas avoir été victime d'un chau....ard !

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu'on a essayé de tuer cet enfant !

Verchères bondit :

– Quoi ?

– Parfaitement ! Et de plus, il porte des traces de coups qui n'ont pas été causées par l'accident !

– Et tu l'as questionné ?

– Oui. Il ne se souvient de rien ! Mais cet enfant-là semble posséder une très bonne éducation. Il n'avait aucun papier d'identification sur lui. Je suis portée à croire que ce ne sont pas ses parents qui l'ont battu !

– C'est intéressant ! murmura Guy.

– Alors tu vas venir ?

– Tout de suite ?

– Mais oui.

– Pourquoi tout de suite ? Il faut que cet enfant repose.

– Mais demain on le transportera dans la grande salle des enfants !

– Demain ?

– Oui.

– Ne t'inquiète pas, je vais arranger ça.

Il se dirigea vers l'appareil téléphonique.

Il appela l'hôpital et demanda à parler au docteur MacKenzie, le médecin chef de l'hôpital.

– Allô MacKenzie ?

– Oui.

– Ici Guy Verchères.

– Que puis-je faire pour vous monsieur Verchères ?

– Il y a un enfant qui est arrivé à votre hôpital cet après-midi.

– Son nom ?

– Justement, il est de parents inconnus, et il souffre d'amnésie.

– Oh oui, je sais de qui vous voulez parler.

– Je voudrais que vous le laissiez dans une chambre privée.

– Mais... nous n'avons plus de chambres privées. Celle qu'il a est réservée pour demain.

– Je veux qu'il reste là. J'irai demain matin payer le coût de la chambre.

– Ah, vous allez... c'est bien alors.

– Et le malade qui devait prendre cette chambre-là ?

Le docteur sembla hésiter.

– Nous lui en trouverons une autre.

– Très bien.

Comme Verchères allait raccrocher, le docteur ajouta :

– N'oubliez pas... il faut payer une semaine d'avance !

– Très bien, très bien !

Et il ferma brusquement la ligne.

Il se tourna du côté de Janine :

– Tu peux alors dormir, petite.

– Il va rester dans sa chambre ?

– Avec un peu d’argent, on fait ce qu’on veut, tu sais bien.

Janine sourit.

Elle comprenait trop bien ce que Guy voulait dire.

– Alors, bonsoir Guy et merci !

– De rien, ce petit commence à m’intéresser.

Et il ajouta en lui-même :

– Il me coûte déjà près de \$35.00.

Janine sortit.

– Demain ?

– Demain matin.

Guy ferma la porte et retourna dans sa chambre.

Cinq minutes plus tard, il était au lit.

– Curieuse d'affaire tout de même, songeait-il en s'endormant.

*

Le lendemain, Janine reprit son service à neuf heures.

Robert fut très heureux de revoir sa nouvelle amie.

– Tu as bien dormi, Robert ?

– Oui, mademoiselle.

– Et ta mémoire... te rappelles-tu ?

– Non.

– Si tu te rappelles quelque chose, dis-le moi, n'importe quoi !

– J'essaye de me souvenir.

Tout à coup la porte s'ouvrit.

Janine se retourna. Un homme se tenait debout dans l'encadrure.

Elle reconnut Guy Verchères.

– Bonjour Guy.

– Bonjour Janine !

– C'est l'enfant ?

– Oui.

L'Arsène Lupin canadien s'approcha du lit du petit gars.

– Bonjour mon petit Robert. Mais l'enfant recula :

– Allez-vous en, ne me battez pas...

Janine intervint :

– Mais voyons Robert, monsieur est un de mes amis... il ne veut pas te faire de mal...

– Ah, monsieur, c'est votre ami ?

– Oui. Et nous voulons prendre les méchants qui t'ont battu, ajouta Guy.

– Les méchants ?

– Oui, car tu as été battu n'est-ce pas ?

– J'sais pas.

– Alors, pourquoi as-tu peur des hommes ?

– J’sais pas.

Janine s’approcha :

– Écoute Robert, tu vas dire à monsieur tout que tu te rappelles. Tout.

– Dis-moi, mon petit, tu te souviens d’avoir été en automobile...

L’enfant sembla réfléchir...

– L’automobile... j’sais pas... mais je me rappelle des souris...

– Les souris ?

– Oui, les souris qui crient...

– Il y avait beaucoup de souris ?

– J’sais pas, parce que j’étais aveugle.

– Tu étais aveugle ?

– Oui.

Tout à coup, l’enfant sursauta :

– Oh, je me rappelle aussi...

– Quoi ? Vite, dis-le !

– Belle musique !

- De la musique ?
- Quelle sorte de musique ?
- Sérénade !
- Sérénade ?
- Sérénade de Schubert !

Guy regarda Janine surpris :

- Mais cet enfant connaît bien la musique !
- Je t’ai dit qu’il semblait avoir reçu une très bonne éducation.
- Où as-tu entendu cette musique là ?
- J’sais pas... j’étais encore aveugle.
- Était-ce avant, ou après les souris ?
- Après. Juste après le cri du bateau.
- Le cri du bateau ?

Verchères était très attentif !

- Oui, un bateau a crié ! J’étais encore aveugle !

Verchères se retourna vers Janine.

- Il devait avoir les yeux bandés !

Puis regardant l'enfant :

– Alors, c'est comme ça : Les souris qui crient !

– Non, non, avant...

– Avant quoi ?

– Avant les souris...

– Oui quoi ?

– La gasoline !

– La gasoline ?

– Oui, juste avant que les souris crient, ça sentait la gasoline.

Verchères se frottait les mains.

– Tout va bien... La gasoline, puis les souris. Ensuite, le cri du bateau, puis la sérénade. C'est bien ça ?

– Oui.

– Ensuite ?

– J'sais plus !

– Tu ne peux plus te rappeler ?

– Non !

– Recherche comme il faut.

L'enfant semblait fouiller dans sa mémoire :

– Non... pas capable.

Verchères réfléchit quelques secondes, puis :

– Alors, avant les souris qui crient... tu ne te rappelles pas ?

– Non ?

– Tu n'as rien entendu... Tu n'as rien vu ?...

L'enfant cherchait :

– Un fantôme !

– Un fantôme ?

– Oui, j'ai entendu, une voix qui faisait peur. Je me suis sauvé et ceux qui étaient avec moi aussi.

– Où étais-tu ?

– Dans une maison, mais j'sais pas où...

Guy Verchères se leva et se tourna du côté de Janine :

– Inutile de le fatiguer davantage, j'en sais assez pour le moment, je vais commencer mon

enquête.

– Où vas-tu tout d’abord ?

– Je vais aller rendre visite à ce cultivateur. Peut-être pourra-t-il m’apprendre quelque chose...

– Peut-être. La police l’a déjà interrogé, mais on ne sait jamais.

Verchères regarda Robert :

– Bonjour mon petit, je reviendrai te voir.

– Bonjour monsieur. Vous en allez-vous aussi mademoiselle ?

– Non, non, je reste.

– Alors au revoir, fit Guy.

Et il sortit.

Un quart d’heure plus tard, il arrêtait sa voiture devant la demeure du cultivateur.

Il frappa, la femme de ce dernier vint ouvrir :

– Votre mari est-il ici madame ?

– Il travaille dans le champ.

Elle indiqua un point noir.

– C’est lui là-bas.

– Merci, je vais aller le trouver.

Verchères se dirigea vers le lieu que lui avait indiqué la femme.

Bientôt, il aperçut le cultivateur.

Il lui fit un signe de la main.

– Bonjour monsieur.

– Bonjour.

Les deux hommes étaient maintenant tout près l’un de l’autre.

– Belle température n’est-ce pas ?

– Excellente.

Verchères commença :

– Je suis un amis du petit garçon qui a été frappé devant votre maison hier.

– Ah !

– J’ai tout lieu de croire qu’on a tenté de tuer cet enfant.

– Je l’avais bien dit à ma femme.

– Comment cela ?

– J’ai vu la machine, monsieur. Je l’ai vu de mes propres yeux. Elle est aller chercher l’enfant sur le bord de la route.

– Vrai ?

– Oui. Je suis persuadé que ces bandits l’ont fait exprès.

– Ont-ils arrêté ?

– Oui, un homme est descendu. Il a regardé l’enfant, puis est remonté. L’auto est repartie.

– Savez-vous s’il était seul ?

– Non, il avait un autre homme avec lui et des ombres en arrière.

– Donc ils étaient au moins trois.

– Au moins.

– Conclusion, c’est une assez grosse voiture ?

– Oui, une voiture à cinq ou sept passagers.

– Vous n’avez pas remarqué quelle sorte de machine ?

– Non, j’étais trop loin.

– Plus loin qu’ici ?

– Oui.

– Donc, pas de numéros de licence non plus ?

– Non plus.

Après une courte hésitation, Verchères reprit :

– L'enfant n'a pas repris connaissance dans votre maison ? Il n'a pas parlé ?

– Non. Est-ce qu'il va mourir ?

– Non, il est en bonne voie de guérison.

– Tant mieux.

– Mais il a perdu la mémoire.

– Pauvre garçon.

– Alors, je vous remercie monsieur.

– C'est rien. J'espère que vous attraperez ces bandits.

Il ajouta à voix basse :

– Êtes-vous détective ?

– Non, je ne suis pas de la police.

– Ah !

Verchères lui tendit la main.

– Au revoir.

– Puis-je savoir votre nom ?

Guy hésita, puis il dit en s'éloignant :

– Je me nomme Guy Verchères. Bonjour monsieur.

Le cultivateur resta médusé :

– Guy Verchères, murmura-t-il.

Puis sortant comme d'un rêve, il courut à la maison en criant :

– Ma femme... ma femme, je viens de parler à l'Arsène Lupin Canadien.

Mais pendant ce temps, Verchères avait regagné sa voiture, mais au lieu de retourner vers la ville, il continua son chemin plus avant dans la campagne.

Dix minutes plus tard, il aperçut un restaurant.

Verchères ralentit, puis il arrêta juste devant la porte.

Il entra :

– Monsieur ? demanda le commis.

– Un sandwich au jambon.

– Oui monsieur. Quelque chose pour boire ?

– Un café.

– Très bien.

Le commis se dirigea vers l'arrière du restaurant :

Verchères regarda autour de lui.

Dans un coin, près de la porte, il y avait un gros gramophone à cinq sous.

Il s'avança, sortit un cinq sous de sa poche et se mit à lire les titres des disques.

– Ah voilà justement ce que je cherchais.

Il mit son cinq sous et poussa.

La musique commença :

– La sérénade de Schubert.

Verchères retourna s'asseoir.

Le commis était revenu :

– Aimez-vous ça, ce morceau-là, demanda Guy.

– Oh vous savez moi, je les sais presque par

cœur. Alors, à la longue, ça m'ennuie.

– Mais pourtant, ce morceau-là, ce n'est pas du moderne. Il ne doit pas se faire jouer bien souvent.

– C'est surprenant.

– C'est rare que tout le monde aime ça.

– Oh, pas tout le monde. Tenez hier, il est arrivé une automobile, quatre hommes sont descendus.

– Et puis ?

– Il y en a un qui a fait jouer ce morceau-là, mais l'autre ne semblait pas l'aimer, ils se sont chamaillés.

– Vous avez bonne mémoire, pour dire que c'est justement ce morceau-là.

– Ce n'est pas surprenant que je m'en rappelle, parce que c'est la seule fois qu'on a fait jouer ce morceau-là hier.

– Ah, bon.

Verchères achevait son sandwich.

– Vous dites que l'un d'entre eux n'aimait pas

cette musique ?

– Oui.

– Il y a justement un de mes amis, qui devait arriver à Montréal hier. Il déteste ce genre de musique. C'était peut-être lui. Un grand maigre.

– Il y avait bien un grand maigre, mais ce n'est pas lui qui a discuté, celui qui n'aimait pas la musique, c'était un gros court, même que l'autre l'a nommé.

– Comment s'appelait-il.

– Attendez... Brosse, je crois... non, non, je l'ai... Cross, oui, c'est ça.

– Cross ? dit Verchères ?

– Oui.

– Je crois le connaître. Comment était-il habillé ?

– Un habit brun foncé, un chapeau mou... je ne me rappelle plus bien bien.

– C'est bien ça, dit Verchères, je le connais.

– Un ami ? demanda le commis.

– Plus ou moins.

– Eh bien, entre nous, il avait l'air d'un vrai « bum ».

Verchères se mit à rire, il paya sa consommation et sortit.

En montant dans sa voiture, il murmura :

– Je suis sur la bonne piste. Je continuerai cet après-midi.

Il retourna à Montréal pour dîner.

C'est donc cela la sérénade !

Mais les souris ? La gasoline ? Le fantôme ?

IV

Les souris qui crient

Vers deux heures, le même après-midi, Guy Verchères reprit la route.

Après le dîner, il était allé rendre visite à Janine pour lui donner les résultats du début de son enquête.

Verchères passa devant la demeure, puis devant le restaurant et continua :

Il passa l'après-midi à visiter les garages qu'il rencontrait sur la route.

Il questionnait les employés :

– Vous avez vendu de la gasoline hier ?

– Oui monsieur.

– Vous rappelez-vous d'une voiture dans laquelle il y avait quatre hommes et un enfant.

– Non, je ne me souviens pas.

– Quatre hommes seulement alors ?

– Quatre hommes... non, je ne crois pas.

Il obtenait cette réponse dans presque tous les garages qu'il visitait.

Vers six heures, il arriva à un petit poste où l'on ne vendait que de l'essence.

Il arrêta sa voiture.

– Pour vous monsieur, dit un petit vieux en s'avançant.

– Je voudrais un renseignement.

– Ah ! Qu'est-ce que c'est ?

– Hier je crois qu'il est venu ici une automobile avec quatre hommes et un enfant. Ils sont supposés avoir acheté de la gasoline.

Le bonhomme réfléchit quelques secondes :

– Non, non, dit-il, ils ne sont pas venus. Du moins, je ne me souviens pas.

– Vous êtes certain ?

– Presque.

– Et si je vous disais qu’il n’y avait pas d’enfant.

– Enfant ou pas enfant, il n’est pas venu d’automobile contenant quatre hommes. J’en suis persuadé.

Guy Verchères trouvait curieux que cet homme qui n’était sûr de rien il y avait à peine quelques secondes était maintenant persuadé.

Tout de même, l’Arsène Lupin Canadien retourna à sa voiture.

Il allait démarrer, lorsque tout à coup son attention fut attirée par un léger grincement.

Un grincement qui, par un enfant, aurait pu être confondu avec le cri d’une souris.

Verchères se pencha au dehors et leva la tête.

Il aperçut l’enseigne en tôle du garage qui battait au vent.

C’était bien cette enseigne qui produisait ce léger grincement.

– C’est clair, se dit Verchères, le bonhomme m’a menti. Mes hommes se sont certainement

arrêtés ici.

Sans hésiter, il descendit de sa voiture et alla retrouver le bonhomme.

Pour mieux éclairer le lecteur, nous devons ajouter que cette aventure de Guy Verchères se passait en 1944 donc, au temps du fameux rationnement de la gasoline.

En voyant venir Verchères, le bonhomme se leva :

– Eh bien monsieur, l’annonce que vous avez là, l’annonce en tôle qui se balance en grinçant, vient de vous trahir.

– Comment cela ?

– Les hommes que je recherche ont acheté leur gasoline à une enseigne semblable.

Le bonhomme n’essaya pas de protester.

Mais il se mit à gémir :

– C’est la première fois !

Verchères qui ne comprenait pas ce que le bonhomme voulait dire fit semblant de tout savoir.

- On connaît ça ! Tout le monde dit cela.
- Non, non, je vous le jure, je n'ai jamais vendu de gasoline sans coupons.
- Pourtant hier...
- Même hier, monsieur. C'est parce qu'on m'a forcé.
- Expliquez-vous !
- Eh bien le chauffeur est descendu, un gros homme. Un véritable colosse. Il m'a dit :
- Emplissez la « tank ».
- Vos coupons, lui ai-je alors demandé ?
- Laissez faire les coupons. Je vous dis de remplir la tank, et vous êtes mieux de le faire, ou sinon, vous aurez affaire à nous.

Alors, j'ai dû obéir.

Lorsqu'il eut terminé, il me paya en disant :

- Et pas un mot, l'ami. Vous savez que c'est défendu de vendre sans coupons.

Et l'auto s'est éloignée.

Le bonhomme regarda Verchères.

- Vous me croyez, n'est-ce pas ?
- Votre histoire est plausible.
- Alors, vous ne ferez rien contre moi ?
- Ça dépend !
- Que voulez-vous dire ?
- Eh bien, si vous pouvez me donner des renseignements sur ces quatre hommes, je garderai le silence sur cette affaire de coupons.
- Des renseignements ?
- Oui, comme le numéro de la licence de l'automobile.
- Je ne l'ai pas vue.
- Il y a peut-être autre chose ! Cherchez ! Un détail...
- Oh, attendez !
- Quoi ?
- À l'intérieur de la voiture, il y avait des petits drapeaux et des écussons portant le nom de la ville de Sorel.
- Sorel ?

– Oui.

– C'est très intéressant. Maintenant, dites-moi. Y avait-il un enfant avec ces quatre hommes ?

– Je n'en ai pas vu du moins.

Verchères se dirigea vers sa voiture.

Le bonhomme le suivait pas à pas.

– Dites monsieur, vous ne me rapporterez pas ?

Verchères réfléchit :

– J'essaierai d'arranger cela !

– Oh merci ! merci.

Verchères monta dans sa voiture.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

– Six heures moins dix ! Il est temps que j'aille souper.

Et il se dirigea vers Métropole.

En arrivant chez lui il appela Janine.

– Quoi de nouveau ? L'enfant va-t-il mieux ?

– Il prend un peu de mieux.

– Et sa mémoire ?

– Ça ne revient pas. Et toi ?

– Mon enquête avance.

– Oui ?

– J'ai déjà trouvé la signification de trois de ces phrases.

– Ah !

– Je sais maintenant ce qu'il voulait dire, par « Une sérénade », « La senteur de gasoline » et des « souris qui crient ».

– Et puis ?

– Je n'ai pas encore appris grand-chose, mais il me reste encore « Le Fantôme ».

V

La maison du fantôme

Le même soir, Guy Verchères reprenait la route en direction du garage.

– Ils sont venus par là, se disait-il. Il faut que je cherche ce qui a fait peur à l'enfant juste avant les cris de souris.

Il se rappelait aussi que l'enfant avait entendu une sirène de bateau.

– C'est presque impossible, un bateau !

Il dépassa le garage et continua plus loin.

À environ un demi-mille plus avant, l'Arsène Lupin canadien dut traverser une voie ferrée.

– Si c'était le sifflet d'un train au lieu d'une sirène de bateau ! c'est bien possible. Un enfant qui a les yeux bandés et est enfermé dans une

auto ou dans une maison peut certainement confondre les deux.

Verchères conclut :

– Donc, si c'est le sifflement du train, la maison du fantôme n'est pas loin. Les bruits se sont suivis. Le fantôme, le bateau, puis les souris etc...

Verchères avança plus loin.

Il fit encore un demi-mille, mais il n'avait aperçu qu'une seule maison.

Une grosse maison avec un petit garage à l'arrière.

Il décida donc d'aller voir ce qui s'y passait.

Il se dirigea vers la demeure et frappa :

– Qu'est-ce que c'est ? fit un gros homme en apparaissant dans l'encadrure de la porte.

– J'aimerais téléphoner. Auriez-vous le téléphone ? Je vous donnerai un dollar.

– Montrez-moi le dollar d'abord.

Verchères sortit une piastre de sa poche.

Le bonhomme le fit entrer.

– Mon automobile est bloquée sur la route et je dois rencontrer quelqu'un à Métropole.

– Mon téléphone est ici.

Tout à coup Verchères sursauta :

Il y eut un gros rire sec, et une voix aigre répéta :

– Mon téléphone est ici.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– N'ayez pas peur, dit le bonhomme, c'est mon perroquet.

Verchères se dit en lui-même :

– Je suis sur la bonne piste. C'est donc ça le fantôme que l'enfant a entendu. C'est dire que mes quatre bandits se sont arrêtés ici, hier.

Verchères téléphona à Métropole.

Il fit semblant de parler à un ami, et lui dit qu'il avait eu une panne et qu'il arriverait plus tard.

Verchères raccrocha et se tourna vers le

bonhomme !

– Voulez-vous gagner cinquante piastres.

Le bonhomme sursauta :

– Cinquante piastres ?

– Oui.

– Que faut-il faire ?

– Répondre à une question. Une seule.

– Donnez le cinquante piastres d’abord.

Verchères sourit :

– Pas si bête. Je peux cependant vous le
montrer.

Il sortit cinq billets de dix et les montra au
bonhomme.

– Vous voyez que je ne plaisante pas.

– Allez-y.

Verchères commença :

– Il s’agit de quatre hommes qui sont venus ici
hier avec un enfant. Je veux savoir où sont ces
hommes.

Le bonhomme se mit à trembler légèrement.

– Un enfant ! Mais je ne connais rien là-dedans.

– Si, vous le savez et vous allez parler.

En disant ces mots, Verchères avait sorti son revolver.

Le bonhomme ne savait que faire.

– Qui êtes-vous, je ne vous connais pas...

Il s'approcha de la table sur laquelle se trouvait la lampe à l'huile qui éclairait la pièce.

– Vous permettez que j'approche la lampe pour que je vous vois mieux.

– Comme vous voudrez !

Verchères cependant surveillait ses moindres gestes.

Le bonhomme prit la lampe dans sa main, la leva et l'approcha de la figure de Verchères, le regarda longtemps puis reposa la lampe sur la table.

– Guy Verchères ! murmura-t-il en pâlisant.

– Tiens, tiens, vous me connaissez ! Très intéressant.

Verchères continua :

– Et maintenant, je sais qu'en remuant cette lampe vous avez averti vos complices. C'était un signal. Je le savais.

– Mais...

– Non, non, ne vous défendez pas, je désire faire leur connaissance.

Puis il ordonna :

– Reculez ! Tout près, tout près de la fenêtre. Vous entendez.

L'homme alla se placer tout près de la fenêtre.

Tout à coup, la fenêtre vola en éclat.

Verchères aperçut une main tenant un revolver.

Le coup partit et le bonhomme tomba en avant en poussant un cri.

Verchères approcha de la fenêtre.

Il aperçut dans l'ombre deux hommes qui guettaient.

Sans perdre une seconde il passa à l'arrière de

la maison.

Il regarda par une autre fenêtre.

Deux autres bandits armés s'approchaient.

Verchères ouvrit la fenêtre lentement et tira.

Il entendit un cri.

Quelqu'un avait été touché.

– Je suis cerné, murmura-t-il.

Il s'approcha du téléphone et décrocha l'appareil. On avait coupé la ligne.

Alors Verchères retourna près de la fenêtre arrière.

Il tira à nouveau trois autres coups.

– Si les deux autres peuvent venir, murmura-t-il.

Les bandits lui répondaient.

Tout à coup, l'Arsène Lupin tressaillit. Les deux autres bandits qui s'avançaient par en avant avaient laissé leur poste pour venir à la rescousse de leurs amis.

Verchères tira ses deux dernières balles, puis

bondit vers la porte avant.

Les bandits étaient tous à l'arrière.

Verchères ouvrit la porte et sortit.

Il se mit à courir comme un fou à travers le champ.

Comme il approchait de sa voiture, il entendit une balle siffler à son oreille.

– J'ai juste le temps, murmura-t-il.

Il sauta dans la voiture et démarra.

– Ouf ! Je l'ai échappé belle.

Et il ajouta :

– S'ils veulent me poursuivre, avant qu'ils aient eu le temps de sortir leur automobile du garage, je serai loin.

Une demi-heure plus tard, Guy Verchères entra chez lui.

Paul Verchères, le journaliste était déjà là !

– Janine m'a raconté à propos de l'enfant.

– Bon.

– Elle dit que tout va bien et qu'il prend du

mieux.

– Tant mieux.

– Et toi ?

– J’ai repéré les bandits. J’ai même eu une petite bataille avec eux. Je sais qu’ils viennent de Sorel.

Il s’approcha du téléphone.

– Je vais appeler Janine pour la rassurer, puis, je téléphonerai à Belœil. Il nous faut mettre la main sur ces chenapans. J’aurai aussi besoin de ton aide.

– Je serai prêt.

Il appela Janine.

– Le petit va mieux, dit-elle. Il se rappelle maintenant des hommes. Il dit qu’ils l’ont emmené dans une maison. Tout près de cette maison, l’enfant a vu une affiche. C’était écrit Lingerie Sorel.

– Bravo, cela va nous être d’une grande utilité.

– Tant mieux.

– Surveille bien le garçon demain. Il ne faut

pas le laisser. Ces bandits sont capables de tout.

– Très bien, bonsoir.

Puis Verchères appela Belœil et demanda à ce dernier de se mettre en communication avec la police de Sorel pour savoir si aucun enfant de là-bas était disparu.

Belœil lui répondit qu'il ferait cela immédiatement.

Ce serait chose facile pour lui, puisque Théo Belœil, un ami de Guy Verchères, était le chef de l'escouade provinciale des homicides.

Lorsqu'il eut terminé ses appels, Guy se tourna vers son cousin.

– Et maintenant, j'ai quelque chose pour toi, tu n'es pas journaliste pour rien.

Paul sourit.

– Je veux que tous les journaux annoncent la disparition d'un enfant. Il faut savoir qui est cet enfant. Tu pourras dire que tous ceux qui fourniront des renseignements à ce sujet recevront une récompense. Qu'ils se mettent en communication avec Théo Belœil.

– Tu n’as pas de photographie ?

– Non, mais tu peux annoncer que l’enfant doit demeurer aux alentours de Sorel.

– Entendu.

Paul prit le téléphone et appela les journaux du matin.

– Ici Paul Verchères, journaliste. Nous voulons faire paraître une nouvelle le plus tôt possible.

Puis, il donnait les renseignements que son cousin lui avait dictés.

– Demain, dit-il, les journaux de l’après-midi donneront la même nouvelle, dit-il à Guy.

– Très bien.

Puis les deux Verchères se mirent au lit.

L’Arsène Lupin canadien, l’homme qui est maintenant la terreur de tous les criminels réussira-t-il à mettre la main sur la bande de Cross ?

VI

Le grand-père de l'enfant

Le lendemain matin, Guy Verchères venait à peine de se lever, que déjà la sonnerie du téléphone résonnait :

– Allô ?

– Ici Théo Belœil, aucun rapport d'enfant disparu du côté de Sorel.

– Je te remercie, je te tiendrai au courant s'il y a autre chose.

– Très bien.

Verchères raccrocha.

Guy se mit à table auprès de son cousin.

Ils mangèrent lentement.

Tout à coup, la sonnerie du téléphone résonna une seconde fois.

– Allô ? fit Guy en décrochant l'appareil.

– Guy ?

– C'est moi.

– C'est Janine. J'ai une importante nouvelle.

L'enfant vient de sortir de l'hôpital.

– Quoi ?

– Il vient de partir.

– Mais pourquoi, avec qui ?

– Avec son grand-père.

– Son grand-père ?

– Oui, monsieur Lebrun. L'enfant s'appelle Michel Lebrun.

– Mais on aurait pas dû le laisser sortir. Êtes-vous sûr au moins que c'est son grand-père ?

– Oh oui, il s'est bien identifié. Il a montré des photographies du petit Michel.

– Et où est l'enfant maintenant ?

– À l'Hôtel Royal,

– Je vais aller rendre visite à ce monsieur Lebrun.

– J'ai autre chose, ajouta Janine.

– Quoi donc ?

– J'ai réussi à cacher la photographie la plus récente de l'enfant. J'ai pensé qu'elle pourrait nous être utile.

– Tu as bien fait. Paul va passer prendre cette photographie.

– Entendu.

Guy raccrocha.

Il raconta à son cousin ce qui venait de se passer.

– Va chercher la photographie et essaie de la faire publier dans tous les journaux. Surtout les journaux d'en dehors de la ville.

– N'aie point crainte.

– Moi, je vais à l'hôtel Royal.

*

Une demi-heure plus tard, Guy Verchères

arrivait à l'hôtel Royal.

Il alla immédiatement vers le bureau.

– Je désirerais voir monsieur Lebrun.

– Monsieur Lebrun ? Un instant.

– Il est arrivé ce matin.

Le commis consulta sa fiche.

– Oui, oui, chambre 18. Mais monsieur Lebrun est sorti.

– N'y a-t-il pas un enfant avec lui ?

– Si et l'hôtel a fourni un homme pour garder l'enfant.

– Très bien. Je désirerais voir l'enfant.

– Mais c'est un malade. Je ne sais pas...

– Téléphonnez à la chambre et demandez au gardien si l'enfant dort.

– Très bien.

Le commis prit le téléphone et appela à la chambre numéro 18.

– C'est curieux, dit-il au bout d'un instant, mais on ne répond pas.

– Quoi ?

– Écoutez vous-même.

Verchères écouta.

La sonnerie se faisait entendre mais personne ne répondait.

– Je suis certain qu’il se passe quelque chose d’anormal.

– Je vais appeler le gérant, dit le commis.

Le gérant arriva quelques secondes plus tard.

Verchères le mit au courant de la situation.

– Et vous croyez qu’il se peut qu’il soit arrivé quelque chose ?

– Non seulement je le crois, mais j’en suis certain.

– Alors, montons.

Les deux hommes montèrent à la chambre numéro 18.

La porte n’était pas fermée à clef.

Le gérant entra.

Il poussa un cri de terreur.

Verchères regarda dans la chambre.

Le gardien qu'on avait donné à l'enfant était étendu en travers de la chambre baignant dans son sang.

L'enfant avait disparu.

– Il faut avertir la police, dit le gérant.

– C'est bien la seule chose à faire.

Tout à coup, ils entendirent un pas dans le corridor.

Verchères ouvrit la porte.

Un homme d'un certain âge approchait.

Il regarda Verchères.

– Qu'est-ce que vous faites dans ma chambre ?

– Ah, vous êtes sans doute monsieur Lebrun ?

– Oui c'est bien moi.

Verchères le fit entrer.

Le grand-père de l'enfant resta médusé en apprenant ce qui s'était passé.

Verchère l'entraîna dans le salon de l'hôtel.

– Monsieur Lebrun, je ne vous comprends pas. Pourquoi n’avez-vous pas rapporté la disparition de votre petit-fils plus tôt.

– J’avais peur qu’on le tue. Ordinairement dans un enlèvement, on demande une rançon. J’étais prêt à donner cette rançon. Il est probable que les circonstances n’ont pas permis aux agresseurs de mon petit-fils d’accomplir leur forfait au complet.

– Probable. Maintenant, qu’allez-vous faire ?

– Je ne veux pas que la police ne se mêle de ça.

– Mais monsieur Lebrun...

– Non, car ils vont le tuer. Je vais attendre. Je recevrai sans doute une lettre demandant une rançon. Si dans quelques jours je n’ai rien reçu, je raconterai tout à la police.

Verchères s’aperçut qu’il était inutile de discuter avec cet homme-là.

Il monta à la chambre numéro 18.

Théo Belœil et ses hommes étaient déjà arrivés.

Verchères prit le gros Théo à part.

– Peux-tu demander quelques informations sur ce personnage ? Monsieur Lebrun. Il habite Sorel.

– Très bien.

– Tu pourras communiquer avec Paul pour lui donner les renseignements.

– C'est entendu. Et toi ?

– Moi ? Je vais aller faire un petit tour à Sorel.

Un quart d'heure plus tard, Verchères était de retour dans son appartement.

Il sortit une petite valise et commença un curieux de travail.

Dix minutes plus tard, lorsqu'il se leva, il était complètement changé.

Seuls, ses amis intimes auraient pu le reconnaître.

Il allait partir lorsque la sonnerie du téléphone résonna :

– Allô ? fit-il en décrochant l'appareil.

– Ici Belœil.

– Du nouveau ?

– Oui. La tante du petit Michel vient de téléphoner.

– Sa tante ?

– Oui.

– À quel sujet ?

– Elle a reçu une lettre demandant une rançon. On lui demande de répondre par une petite annonce dans un journal.

– Et puis ?

– Elle ne peut pas toucher à l'argent de l'enfant.

– Comment cela ?

– Le petit Michel Lebrun est orphelin. Il a hérité de plusieurs milliers de dollars à la mort de son père. Mais l'enfant ne touchera cet argent qu'à sa vingt et unième année. La tante agit comme exécuteur testamentaire.

– C'est une bonne nouvelle qui va m'aider, dit Verchères. S'il y a autre chose, rappelle-moi.

– Très bien.

Verchères raccrocha :

– Eh bien maintenant, allons faire un tour à Sorel.

Quelques minutes plus tard, Verchères toujours déguisé en ouvrier montait sur l'autobus qui devait l'emmener à Sorel.

Verchères a-t-il un plan ?

Que va-t-il faire à Sorel ?

L'enfant a été enlevé une seconde fois ? Où est-il ?

VII

Chambre à louer

En arrivant à Sorel, Verchères acheta deux journaux, puis, il se mit à feuilleter les fiches de la ville.

Il apprit ainsi qu'il y avait en tout cinq lingerie.

Il prit les adresses en note et partit.

Les deux premières lingerie étaient situées dans un quartier résidentiel. Il n'y avait qu'une petite annonce.

Mais la troisième était située dans la banlieue.

Verchères aperçut aussitôt une grosse annonce « LINGERIE SOREL ».

– Voilà justement ce que je cherche.

Il se mit à regarder aux alentours.

Il n'y avait que trois maisons.

L'une d'entre elles était un magnifique cottage.

– Des personnes riches probablement. Sur la galerie deux femmes causaient.

Verchères s'approcha de la deuxième maison.

C'était une boutique de forge.

Un seul appartement.

– Ce n'est certainement pas ici.

La troisième maison était une sorte d'auberge à trois étages.

Dans la porte d'entrée, il y avait une affiche :
« CHAMBRE À LOUER ».

Verchères n'hésita pas.

Il frappa à la porte de l'auberge.

Un gros homme vint ouvrir.

– Monsieur ?

– Vous avez une chambre à louer ?

– Non, c'est louée.

Il vint pour pousser la porte, mais Verchères

mit son pied dans l'encoignure.

– Écoutez, il me faut absolument une chambre pour quelques jours. Je paierai le double s'il le faut. Mais je n'ai pas de place pour me loger et je commence à travailler demain à la Marine Industries. Je chercherai autre chose.

L'homme hésita.

– Enfin, dit-il, j'aurais une petite chambre au troisième étage.

– Ça fera.

– Entrez.

Verchères entra avec ses deux valises.

Il était content.

– Je suis tombé en plein dans le nid. Ce n'est pas pour rien qu'on refuse de louer.

L'aubergiste le conduisit au troisième.

Il ouvrit une porte.

– Voici votre chambre, voici votre clef. Il faut payer d'avance.

– Combien ?

– Quinze dollars par semaine.

– Quinze dollars, seulement pour la chambre ?

– C'est à prendre ou à laisser.

– Oh, je la prends.

Il sortit son portefeuille et donna quinze dollars au gros homme.

– Merci.

Verchères entra dans la chambre et ferma la porte derrière lui.

Il inspecta les lieux du regard puis prenant ses deux journaux, il ressortit.

Un homme le bras en écharpe se trouvait dans le corridor.

– Bonjour monsieur.

– Bonjour, dit Verchères.

Il regardait curieusement le bras de l'homme.

– Sans doute l'homme que j'ai blessé hier soir.

– Vous êtes un nouveau locataire ? demanda l'inconnu.

– Oh, pour quelques jours seulement.

– Permettez-moi de me présenter. Albert Cross.

– Jean Denis, fit Verchères en maîtrisant son émotion.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Cross jeta un coup d’œil sur les journaux.

– Ceux d’aujourd’hui ?

– Oui. Voulez-vous les lire ? Lorsque j’en aurai terminé je les jetterai à la porte de votre chambre.

– Vous êtes bien aimable. Chambre 20, même étage, dit-il.

Les deux hommes se séparèrent.

Verchères descendit au salon et regarda son journal.

Un peu plus tard, il remonta à sa chambre.

Durant l’après-midi, Verchères sortit dans Sorel. Il avait l’impression d’être constamment suivi.

– Cross doit me faire surveiller. Pourtant, il faut que je sache où ils ont caché le petit. Il

faudrait que je suive Cross.

Verchères réfléchissait.

– Il faut que je trouve un moyen.

Le même soir, il remit un autre journal à Cross.

Puis vers huit heures, il se retira dans sa chambre en annonçant :

– Je suis fatigué et je commence à travailler demain. Je vais me coucher.

Mais au lieu de monter directement dans sa chambre, il alla frapper à la porte de la chambre qui se trouvait juste au-dessous de la sienne.

Personne ne répondit.

Il tourna la poignée, la porte s'ouvrit.

– C'est bien ce que je pensais. La chambre n'est pas occupée.

Il alla ouvrir la fenêtre puis ressortit et monta à sa chambre.

Il se démaquilla et redevint le véritable Guy Verchères.

Il écouta à la porte de sa chambre. Il venait d'entendre des voix.

– Il faut surveiller cet homme-là, nous ne le connaissons pas. C'est peut-être un détective qui est à nos trousses.

Il reconnut celle de Cross.

S'il sort de la chambre, retenez-le. Vous savez que je dois sortir ce soir.

– O.K. Boss, répondit une voix.

Verchères sourit :

– Surveillez bien mes amis, mais vous ne m'empêcherez pas de sortir.

Verchères se livra à un curieux manège.

Il prit un petit morceau de plomb et l'introduisit dans la serrure.

– Comme ça, je puis être tranquille. Ils ne pourront pas entrer.

– Et maintenant, à l'œuvre.

Qu'à donc l'intention de faire Guy Verchères ?

VIII

Une bataille

Verchères prit une longue courroie et s'approcha de la fenêtre.

Il attacha un bout de la courroie au pied du lit et laissa tomber l'autre bout par la fenêtre.

Puis il attendit.

Les minutes, puis une heure passèrent.

Tout à coup, Verchères aperçut une ombre qui quittait l'auberge.

Il reconnut Cross.

– C'est le temps.

Verchères s'approcha de la fenêtre et se glissa le long de la courroie.

Il descendit ainsi jusqu'au deuxième étage.

Là, il s'arrêta et poussa du pied la fenêtre qu'il avait entrouverte quelques heures plus tôt.

Il se laissa tomber dans la chambre.

Sans perdre un instant, Guy Verchères sortit de la chambre et descendit l'escalier.

Quelques secondes plus tard, il était dans la rue.

Il courut, au coin de la rue, il aperçut Cross qui s'éloignait lentement.

Verchères le suivit en prenant bien garde de n'être pas remarqué.

Cross se retournait souvent, ayant peur d'être suivi, mais Verchères était habile, il trouvait toujours le moyen de se dissimuler.

Enfin, Cross arriva à destination.

C'était un petit cottage.

Cross frappa et fut admis aussitôt.

Verchères contourna la maison et arriva à l'arrière.

– Le petit doit être ici.

Il s'avança.

Une fenêtre était entrouverte.

En prenant mille précautions, Verchères s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Il aperçut Cross qui conversait avec un autre homme.

Lentement, Verchères mit la main dans sa poche et sortit son revolver.

Au moment où il allait pousser la fenêtre, un coup de feu retentit. La balle frôla l'oreille de l'Arsène Lupin canadien.

Immédiatement, Verchères se baissa et se jeta dans un buisson tout près.

Lentement, il contourna le buisson.

Il aperçut une ombre qui s'avançait.

Verchères était maintenant derrière son ennemi.

Il prit son revolver et lui donna un terrible coup de crosse sur la tête.

L'homme tomba sans pousser un cri.

Vivement Verchères revint vers la fenêtre. La lumière était maintenant éteinte.

Il n'hésita pas. Il poussa la fenêtre et entra dans la maison.

Il entendait la voix de Cross qui donnait des commandements.

Tout à coup une ombre apparut dans la porte. C'était celle du chef de la bande.

Cross aperçut aussi Verchères.

Malgré son bras en écharpe, Cross fonça sur son adversaire.

Une bataille terrible s'engagea.

Cross se défendait avec ses pieds et même avec son bras blessé. C'était un véritable colosse et fort comme un bœuf.

Verchères s'en aperçut.

Mais les chances n'étaient pas égales. Malgré sa force, Cross ne pouvait pas se battre aussi bien que Guy Verchères.

À un certain moment, le bandit voulut lancer son poing à la figure de son adversaire, mais ce

dernier se baissa. Cross perdit l'équilibre et tomba.

Comme il essayait de se relever, Verchères le frappa juste sous le menton.

Cross s'écroula comme une poche.

Tout à coup, Verchères prêta l'oreille.

Il venait d'entendre le bruit d'un moteur d'automobile.

Il bondit vers la porte d'entrée.

Il arriva juste à temps pour voir fuir une automobile.

– Les salauds ! murmura-t-il, ils emportent le petit. Pendant que Cross me retenait ils en ont profité.

Mais Verchères se ressaisit aussitôt.

– Je n'ai pas de temps à perdre. Dans quelques minutes, Cross sera de nouveau sur pieds.

Verchères partit en courant et se dirigea vers l'auberge.

Il monta au deuxième étage, entra dans la chambre qui se trouvait sous la sienne.

Il alla à la fenêtre, saisit la courroie et se mit à grimper.

Quelques secondes plus tard Verchères devant son miroir recomposait son maquillage.

Sur le bout des pieds, il alla enlever le petit morceau de plomb qui se trouvait dans la serrure, puis il se déshabilla et se mit au lit.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Tout à coup, Verchères entendit des voix.

Cross disait :

– Alors, vous dites qu'il n'est pas sorti ?

– Non.

– Êtes-vous entré dans la chambre ?

– Non.

– Mais je vous avais dit d'aller regarder.

– Nous avons essayé d'ouvrir la porte avec le passe-partout mais impossible. La serrure semblait avoir été bouchée.

– Vous êtes des imbéciles, cria presque Cross. Vous ne savez pas ouvrir les portes. Donnez-moi

le passe-partout.

Verchères entendit la serrure tourner.

La porte s'ouvrit lentement.

À travers ses paupières mi-closes il vit Cross
s'avancer vers le lit.

Cross jeta un coup d'œil au dormeur, puis
sortit en rageant.

IX

Le lendemain matin, Verchères se leva à bonne heure.

Il était sept heures moins quart lorsqu'il sortit de l'auberge après avoir annoncé aux hommes de Cross :

– Je commence à travailler ce matin.

Il se dirigea vers la Marine Industries.

Il se mêla aux centaines d'employés qui entraient à l'usine.

Mais Verchères n'entra pas.

Rendu près de la porte il s'éloigna vivement et se dirigea vers le terminus d'autobus.

Dix minutes plus tard, il était en route pour Montréal.

Lorsqu'il arriva chez lui, il était neuf heures du matin.

Paul Verchères était là.

Guy lui fit le récit complet de ses aventures de la veille.

– Et maintenant, qu’as-tu l’intention de faire ?
demanda le journaliste.

– Tendre un piège à la bande et retrouver le petit.

– Tu as une idée ?

– Oui. Il va falloir que tu m’aides.

– Je suis prêt. Voici ce qu’il faut faire.

Guy parla pendant environ dix minutes.

– Et tu crois que ça va réussir ?

– Oui, nous allons demander à Belœil de nous prêter main forte.

Verchères se dirigea vers le téléphone et appela Belœil :

– Allô Théo ?

– C’est moi.

– Tu as reçu des nouvelles de la police de Sorel au sujet de ce monsieur Lebrun.

– Oui, c’est bien le grand-père du petit. L’enfant a resté longtemps chez lui. C’est même lui qui a montré le piano au petit. C’est un homme tranquille sans argent.

– C’est tout ?

– Oui, c’est tout.

– Pourrais-je te voir aujourd’hui ?

– Pourquoi ?

– Je veux tendre un piège aux bandits. J’ai besoin de ton aide.

– Alors, c’est entendu.

À une heure le même après-midi, Verchères était en grande conversation avec Théo Belœil.

À quatre heures, l’Arsène Lupin canadien prenait l’autobus pour Sorel.

En arrivant, il se rendit immédiatement à la Marine Industries.

Il s’était remaquillé en ouvrier, et il se joignit aux employés lorsque ceux-ci sortirent des usines.

Il retourna à l’auberge, mais en route il acheta

un journal de Montréal.

Après le souper, Verchères monta à sa chambre. Il prit son journal le lut puis le laissa ouvert à une certaine page.

Puis, sortant de sa chambre, il appela un ami de Cross qui semblait faire le guet dans le corridor.

– Hé l’ami !

L’homme s’approcha méfiant.

– Quoi ?

– Voici un journal pour votre maître !

L’homme prit le journal, y jeta un coup d’œil.

Tout à coup il s’écria :

– Dieu ! Le salaud !

Il se précipita vers la chambre de Cross.

Verchères en profita pour s’esquiver étant certain de ne pas être suivi.

À la sortie il sauta dans une automobile. Paul Verchères était au volant.

– Tu sais où ?

– Oui.

– Tu te rappelles de ce que tu as à faire ?

– Oui. N'aie point crainte.

L'automobile s'arrêta devant la porte d'une maison appartements.

Paul Verchères quitta son cousin.

Ce dernier entra dans l'entrée et sonna la porte numéro 6.

Guy Verchères avait profité de son court séjour dans l'automobile pour redevenir lui-même.

Aussi l'homme qui vint répondre à la sonnerie n'eut aucune peine à le reconnaître.

– Monsieur Verchères ?

– Moi-même. Monsieur Lebrun.

– Quel bon vent vous amène ?

– J'aimerais vous dire quelques mots. Monsieur Antoine Lebrun, le grand-père de Michel fit entrer Verchères.

– Asseyez-vous !

– Merci.

– Je vous avoue, que je suis un peu surpris de vous voir à Sorel.

– Le cas de votre petit fils m'intéresse beaucoup. En avez-vous eu des nouvelles ?

– Aucune !

– Et vous n'avez pas encore averti la police ?

– Je n'ai pas encore pris de décision.

Tout à coup on entendit quelques accords sur le piano qui se trouvait dans le logement du dessous.

– Tiens, un de vos voisins aime la musique ?

– Un peu, sourit Lebrun.

– Vous aimez la musique classique ?

– Comme ça !

– Vous n'aimez pas ce beau morceau de Chopin que votre voisin joue dans le moment ?

– Si, je l'aime beaucoup. J'adore le Chopin.

Verchères fit dévier la conversation.

– Mais revenons à nos moutons.

– C’est vrai. Nous disions donc...

Lebrun sourit :

– Je disais justement que le cas de votre petit fils m’intéresse prodigieusement.

– Ah !

– Alors je m’en suis occupé.

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci. Dès ce soir, je vais opérer des arrestations.

– Vrai ?

Verchères se leva :

– Je suis aussi bien de commencer immédiatement.

– Immédiatement ?

– Mais oui, par vous !

Lebrun sursauta :

– MOI ?

– Mais oui, parce que vous n’êtes pas plus Antoine Lebrun que moi je suis le maire de Montréal.

– Mais vous êtes fou !

– Vous avez commis une erreur. Monsieur Lebrun connaissait la musique. Or le morceau qu'on vous a joué tout à l'heure n'est pas un morceau de Chopin. C'est la Sérénade de Schubert.

En disant ces derniers mots, Verchères avait sorti son revolver.

Tout à coup on frappa violemment à la porte.

– Allez ouvrir, commanda Verchères.

Le supposé Lebrun obéit.

Cross enragé entra.

– Vous, cria-t-il, bandit !

Lebrun le regarda surpris :

– Moi, mais qu'est-ce qu'il y a ?

Cross lui tendit le journal que Verchères avait quelques minutes plus tôt.

– Regardez salaud !

Tout à coup, Cross aperçut Guy Verchères.

Il pâlit.

– Ne vous gênez pas, dit Guy.

Cross continua en regardant Verchères.

– Nous sommes pris, mais laissez-moi vous dire que Georges Vaillant qui se faisait passer pour Lebrun est un salaud de la pire espèce.

– Comment cela ?

– Comment cela ? Il a retiré de l'argent de la tante du jeune Michel sans nous le faire savoir. Il a gardé cet argent pour lui et nous, ses complices pendant ce temps-là, nous gardions l'enfant prisonnier et risquions de tomber entre les mains de la justice.

– C'est faux, cria Lebrun. Je n'ai jamais reçu d'argent.

– La tante de Michel elle-même l'a déclaré.

Verchères avait l'intention d'éclater de rire, mais il n'en fit rien.

C'était lui, qui avait fait paraître cette fausse annonce dans les journaux pour attirer toute la bande chez Lebrun.

Tout à coup, Vaillant, le faux Lebrun, fonça

vers la porte.

– Attention !

Mais Vaillant était déjà sorti.

Cross avait profité de la confusion pour mettre Verchères en joue.

Mais Verchères plus vif que lui tira :

Cross tomba frappé en plein front.

Mais pourquoi Verchères avait-il laissé fuir Vaillant ?

Il ne semblait pas inquiet.

Il avait bien raison.

Quelques secondes plus tard, Belœil apparaissait.

– Eh bien ?

– Tout a marché comme sur des roulettes.

Cross est arrivé en voiture avec ses quatre hommes et l'enfant. Ce dernier est maintenant en sûreté.

– Bravo ! Et le faux Lebrun ?

– Nous venons de l'arrêter. Il s'est jeté dans

nos bras.

– Emmenez-le, je voudrais le questionner. Il faut savoir où se trouve le véritable monsieur Lebrun.

Belœil fit emmener Vaillant.

Après une heure de questions, Verchères put enfin établir ses conclusions.

Vaillant, un bandit de la pire espèce, avait envoyé Lebrun en voyage d'affaires aux États-Unis.

Il avait profité de son absence pour faire enlever le petit Michel Lebrun, espérant obtenir une rançon.

Il ne savait pas que Michel devait toucher cet argent qu'à sa majorité.

On voulut emmener Michel à Montréal.

Ce dernier avait profité d'une négligence de ses gardiens pour s'échapper.

Michel pouvait parler. Il savait que Vaillant était au fond de toute l'affaire.

Ils résolurent de s'en débarrasser coûte que

coûte. Ils tentèrent de le tuer en faisant croire à un accident.

Plus tard, les bandits avaient appris que Michel n'était pas mort, d'où le second enlèvement.

Belœil félicita chaleureusement l'Arsène Lupin canadien.

– Et puis, il y a mon cousin, dit Guy en souriant, je ne savais pas qu'il était si bon pianiste, vraiment, il m'a surpris.

Tous se mirent à rire.

Guy reprit la parole :

– Mais nous oublions quelqu'un ?

– Qui ?

– Janine Laplante, la garde-malade, c'est elle qui nous a ouvert les yeux.

– Le principal, dit Belœil, c'est que cette affaire soit terminée. Les bandits sont maintenant entre les mains de la justice et ils n'échapperont pas à leur juste châtement.

Cet ouvrage est le 599^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.